



” Aspects de la maternité chez Hildegarde de Bingen ”

Laurence Moulinier

► To cite this version:

Laurence Moulinier. ” Aspects de la maternité chez Hildegarde de Bingen ”. Colloque international ”La mère”, Nov 2005, Lausanne, Suisse. p. 215-234. halshs-00607482

HAL Id: halshs-00607482

<https://shs.hal.science/halshs-00607482>

Submitted on 14 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurence Moulinier

Aspects de la maternité selon Hildegarde de Bingen (1098-1179)

La correspondance de Hildegarde de Bingen montre qu'elle était créditée d'une compréhension particulière des maux féminins. Elle reçut ainsi une lettre d'abbés cisterciens de Bourgogne pour savoir si Béatrice, épouse de Frédéric Barberousse, aurait des enfants¹, mais d'autres femmes lui écrivirent directement, telle une certaine Sibylle « de Lausanne » affligée d'un flux de sang, qui reçut deux réponses de Hildegarde. Dans la première, elle recommandait à cette *matrona* d'appliquer sur son ventre, probablement sous forme de phylactère, une formule de conjuration qui fut reproduite tant par les hagiographes de la nonne que dans certains manuscrits médicaux², et Lausanne joua donc dès l'origine un rôle dans la *fama* de Hildegarde...

Quoi qu'il en soit, l'œuvre médicale qui lui est attribuée, en particulier le *Cause et cure*, se signale par la place faite au corps féminin, à ses maladies, à son cycle, comme à l'accouchement et à ses douleurs³, qu'elle cherche à soulager par différents remèdes⁴. Le sujet lui tenait à cœur et elle l'évoque aussi dans ses livres visionnaires, principalement le *Scivias* et le *Livre des œuvres divines*. C'est donc l'ensemble de ses écrits, où physiologie et exégèse vont souvent de concert, que l'on peut questionner sur les motifs du corps maternel et de la reproduction : au Moyen Âge, la sexualité relève somme toute autant de la médecine que de la théologie, et Hildegarde fut versée dans ces deux domaines.

Nous tâcherons ici de respecter cet entrelacement, et de montrer en quoi ses vues à propos de la maternité tout à la fois s'inscrivent dans une tradition et s'en démarquent, en nous penchant sur trois principaux thèmes, le rôle de la mère dans la conception, la sexualité féminine, et la fertilité. *Cause et cure* est un ouvrage composite, mais son arrière-plan médical est indiscutable, et l'on peut trouver des parallèles même pour ses idées les plus surprenantes, comme celle d'un crâne féminin différent, « divisé »⁵. Toutefois la question des sources de Hildegarde, qui ne cite personne, reçoit rarement des réponses entièrement

¹ Cf. Hildegardis Bingensis *Epistolarium*, éd. L. van Acker, M. Klaes, 3 vol., Turnhout 1991-2001, *Ep.* LXX, 152-54.

² *Ibidem*, *Ep.* CCCXXXVIII, III^a pars, 95 (« Hec autem verba circa pectus et circa umbilicum tuum pone in nomine illius, qui omnia recte dispensat : "In sanguine Ade orta est mors, in sanguine Christi mors retenta est. In eodem sanguine impero tibi, o sanguine, ut fluxum tuum contineas" »). Cf. *Vita sancte Hildegardis*, éd. M. Klaes, Turnhout 1993, III, X, 51. Le manuscrit Pal. lat. 1254, conservé à la Bibliothèque Vaticane et copié vers 1400 en Allemagne du Sud, la transmet ainsi, fol. 112v, parmi d'autres formules contre le flux de sang.

³ Cf. *Beate Hildegardis Cause et cure* (désormais CC), éd. L. Moulinier, Berlin 2003, 144 (où il est question de *terror et tremor* de la parturiente) et 148-149, qui évoque notamment la possible mort du bébé.

⁴ Y compris des procédés magiques ou reposant sur la croyance à une sympathie universelle ; voir par exemple, dans sa *Physica* alias *Liber subtilitatum naturarum creaturarum* (PL 197, 1125-1352), les bienfaits du jaspé pour l'accouchée et le nouveau-né (IV, 11), ou les remèdes à base de sang et de patte de grue (VI, 4) ou de cœur de lion (VII, 3) censés faciliter le travail.

⁵ Voir CC, 94 (« diuisum caput habet »), 107, et 125-26. On me permettra de renvoyer à ce sujet à L. Moulinier, *Le manuscrit perdu à Strasbourg*, Paris-Saint-Denis 1995, cap. VI, et « Conception et corps féminin selon Hildegarde de Bingen », *Storia delle donne*, 1 (2005), 139-57.

convaincantes ; sa pensée ne peut être ramenée à la seule littérature médicale antérieure, et paraît même souvent irréductible. En ce qui concerne notamment les limites de la fertilité et la longévité féminine, le *Cause et cure* fait ainsi figure d'oiseau rare et suscite encore mainte interrogation.

La part féminine de la conception

La question du rôle de la femme dans la conception fit l'objet d'un long débat⁶ dans lequel il n'est pas aisé de situer Hildegarde, car elle semble osciller entre la théorie de la double semence, qui affirmait la participation d'un sperme féminin dans la génération, et la position aristotélicienne niant l'existence d'une semence féminine. « Hommes et femmes ont dans leur corps une semence humaine d'où est issue toute l'espèce », écrit-elle par exemple dans le *Scivias*⁷, tandis que le *Cause et cure* explique la formation de l'embryon par le mélange de la semence masculine et de l'écume féminine et réserve à l'homme l'emploi du terme *semen*⁸, défini comme « une écume émise par le sang lorsqu'il bouillonne de désir »⁹, la femme n'ayant pour sa part qu'une *spuma* ténue¹⁰, qu'elle libère dans le plaisir. Dans un autre passage du même traité, toutefois, la femme se voit attribuer une *spuma seminis* — « plus rarement émise et en moindre quantité que celle de l'homme »¹¹ — et même un *semen*, lorsqu'il est dit que « les hommes fertiles, s'ils s'abstiennent du commerce des femmes, en sont un peu affaiblis, mais moins que les femmes, car ils émettent plus de semence qu'elles »¹². Le texte rejoint donc ici au contraire la pensée de Galien, qui attribuait à la semence féminine une vertu générative, tout en considérant qu'elle n'approchait pas en qualité celle du mâle.¹³

Mais en réalité, l'explication donnée par Hildegarde est moins médicale que théologique : si la femme a une émission séminale moins blanche et plus ténue, c'est qu'elle est née de la chair de l'homme, alors que ce dernier réunit les forces de la chair et de la terre, sa lointaine origine¹⁴, comme il est dit dans le *Liber divinorum operum* et en maint endroit de sa correspondance.

En d'autres termes, la *tenuis et parva spuma* ne signifie pas l'infériorité de la femme dans la procréation, mais rappelle qu'elle fut un deuxième acte dans la

⁶ Voir à ce sujet Cl. Thomasset, « Médecine et sexualité : force et faiblesse de l'explication scientifique médiévale », in *Le Moyen Âge et la science. Approche de quelques disciplines et personnalités scientifiques médiévales*, éd. B. Ribémont, Paris 1991, 173-87, 178.

⁷ Cf. Hildegardis Bingensis *Scivias*, I, 4, cap. 13, éd. A. Führkötter, A. Carlevaris, Turnhout 1978, 2 vols (43 et 43A), t. 43, 75 : « homines, tam uiri quam mulieres, in corporibus suis humanum semen habentes, de quo genus diuersorum populorum procreatur ».

⁸ CC, 93-94.

⁹ CC, 59 : « Nam sanguis hominis in ardore et calore libidinis feruens spumam de se eicit, quod nos semen dicimus ».

¹⁰ CC, 96.

¹¹ CC, 114-15 : « spuma seminis ab ea rarius quam a uiro ejicitur ».

¹² CC, 115.

¹³ Cf. D. Jacquart, Cl. Thomasset, *Sexualité et savoir médical*, Paris 1985, 86.

¹⁴ CC, 96 : « de duobus modis terre et carnis non est, ut uir, sed tantum de carne uiri sumpta est ». Voir aussi Hildegardis Bingensis *Liber Diuinorum Operum*, éd. A. Derolez, P. Dronke, Turnhout 1996 (dorénavant *LDO*), III, 2, cap. 3, 356 : « Deus namque masculum de terra creauit et illum in carnem sanguineam mutauit ; sed mulier de eodem uiro sumpta caro de carne in aliud non mutanda permansit. »

création de l'être humain — ce que Hildegarde tourne en sa faveur en affirmant par exemple que l'homme a besoin de la femme pour cacher sa nudité : elle le couvre « grâce à l'œuvre de sa science », car elle a été formée de chair et de sang, contrairement à l'homme qui fut d'abord limon ; et c'est pourquoi « dans sa nudité il lève le regard vers la femme, pour qu'elle le couvre », écrit-elle, en faisant allusion aux compétences de fileuse traditionnellement reconnues aux femmes¹⁵.

Somme toute, Hildegarde ne prend donc aucune position nette quant à l'existence d'une semence féminine¹⁶ : comme l'a montré Danielle Jacquart, si elle intègre à sa réflexion des notions communes aux auteurs médicaux de l'époque¹⁷, elle les reformule pour se démarquer du savoir humain, et son usage *sui generis* de la terminologie médicale paraît lié à un souci de spiritualisation. À ses yeux, la Chute a eu un impact jusque sur le mode de reproduction de l'homme et de la femme¹⁸, et dans la perspective de l'histoire du salut, les rôles respectifs de la semence féminine ou masculine s'effacent devant le critère de la force de l'amour, comme nous allons le voir. Voilà probablement pourquoi, à propos du « sperme féminin », le *Cause et cure* n'est pas univoque.

Hildegarde décrit ici, comme d'autres, la croissance de l'embryon dans l'utérus, en le comparant notamment avec le lait qui, de caillot (*coagulatio*), devient fromage¹⁹. Mais elle se distingue sur certains points, comme à propos du lait maternel ; la plupart des auteurs y voient du sang menstruel ayant subi une déalbation sous l'effet d'une forte coction²⁰, alors que, pour elle, le lait provient de la nourriture de la mère :

« Lorsque cet être a commencé à prendre forme dans de la chair et des os, si bien qu'il reçoit le mouvement donné par le souffle vital, les petits vaisseaux qui montent vers les seins s'ouvrent sous l'effet du mouvement vital de ce qui est conçu et de la vertu des éléments ; puis, à partir du suc des aliments et des boissons dont se nourrit le corps de la femme, ils apportent du lait aux seins. Et ce lait a une certaine blancheur, car lorsque les boissons et les aliments sont absorbés, ils se partagent, chez la femme enceinte, en deux parties, de sorte qu'une partie apporte des éléments à la matrice et que l'autre en apporte au lait qui est dans les seins [...] Car le lait reçoit sa blancheur de l'aliment qu'est le blé et des autres aliments cuits, puisque le blé contient de la farine blanche et que les aliments, quand on les fait cuire, produisent une écume blanche : c'est ainsi

¹⁵ LDO, I, 4, cap. 65, 197 : « Ipsa enim opere scientie sue uirum operit, quia de carne et de sanguine plasmata est, quod uir non est, quoniam primum limus fuit ; quapropter etiam in nuditate sua ad mulierem respicit, ut ab ipsa operiatur ». Voir aussi CC, 94 : « de carne sumpta caro permansit, et ideo datum est ei artificiosum opus manuum ».

¹⁶ Voir aussi Cl. Thomasset, « De la nature féminine », dans G. Duby, M. Perrot (éd.), *Histoire des femmes*, 2, *Le Moyen Âge*, éd. Chr. Klapisch-Zuber, Paris 1991, 55-81, 68.

¹⁷ Cf. D. Jacquart, « Hildegarde et la physiologie de son temps », dans *Hildegard of Bingen. The Context of her Thought and Art*, éd. Ch. Burnett, P. Dronke, Londres 1998, 121-34.

¹⁸ Cf. par exemple CC, 59 : « Nam puritas sanguinis eius in alium modum uersa est, ita quod pro puritate spumam seminis eicit ».

¹⁹ Voir CC, 102-3, et 149. Sur cette analogie fondamentale, voir Jacquart, Thomasset, *Sexualité*, 82.

²⁰ Sur la déalbation voir Jacquart, Thomasset, *Sexualité*, par exemple 100, ou encore J. Baldwin, *Les langages de l'amour dans la France de Philippe Auguste*, trad. fr. Paris 1997, 305.

que les aliments et les boissons que prend la femme enceinte font monter une sorte d'écume blanche jusqu'à ses seins²¹.

C'est d'ailleurs, selon Hildegarde, la chaleur de la mère qui permet la coalescence de la substance, par l'effet des quatre éléments qui donnent forme à la « semence » en train de devenir personne²². Comme l'a souligné Joan Cadden, le rôle de la mère va ici au-delà de la simple extension d'une forme préexistante ou prédéterminée, puisque la nourriture venue de la mère fait plus qu'entretenir le *conceptus* : elle le transforme²³.

Blancheur du lait expliquée par Mondeville, N 59 cité par Pouchelle p. 264 : « comme le lait est nécessairement blanc, puisqu'il est le résidu de la nutrition des mamelles qui sont blanches, il est nécessaire que la nourriture de celles-ci soit blanche puisque la nutrition d'une partie se fait par une nourriture semblable à elle ».

La question du sexe de l'enfant à naître, enfin, n'a pu recevoir de réponse sûre que grâce aux avancées techniques de la médecine au XX^e siècle. Mais pendant très longtemps, ce désir de savoir aux implications sociales évidentes a donné lieu à toutes sortes de spéculations, dont on trouve un écho entre autres dans la littérature²⁴. Une explication, héritée de Galien et de ses prédécesseurs, faisait appel à la topologie de la matrice, et à l'opposition entre droite et gauche²⁵ : un enfant mâle verrait le jour si le sperme était tombé à droite, et une fille si c'était à gauche ; s'il était tombé à droite mais légèrement sur la gauche, c'est un garçon efféminé qui naîtrait, et s'il était tombé à gauche mais un peu vers la droite, une fille masculine. Les médecins admirent assez longtemps ce principe faisant du côté droit la part du mâle²⁶, ainsi qu'une autre théorie, physiologique, selon laquelle la plus forte des deux semences déterminait le sexe du fœtus : garçon si la semence masculine l'emportait, fille dans le cas contraire. Or le *Cause et cure* propose une explication pour ainsi dire relationnelle de la génération, fondée sur de nouveaux critères : à la latéralisation de la matrice se substitue l'amour mutuel des parents, et à la force de la semence s'ajoute celle de la *caritas*.

Hildegarde entremêle ici la médecine galénique, l'enseignement des Pères de l'Eglise²⁷ et les *Etymologies* d'Isidore de Séville²⁸, et ce « syncrétisme » a pour

²¹ Hildegarde de Bingen, *Les causes et les remèdes*, trad. P. Monat, Grenoble 1997, 133. Voir CC, 152.

²² Cf. CC, 95 : « Unde et idem sanguis frigidam spumam mulieri inmittit, que ex calore matris carnis coagulatur et in sanguineam formam extenditur ; ac eadem spuma in eodem calore sic permanens postmodum a sudore sicci ciborum matris in spissitudinem parve humane stature crescit », et 96 : « Et quatuor humores, quos homo a quatuor elementis trahit, ita circa idem semen moderate et temperate manent, usque dum quasi caro coaguletur et confirmetur, ita quod forma hominis in eo figurari potest ».

²³ J. Cadden, *Meanings of Sex Differences in the Middle Ages. Medicine, Science, Culture*, Cambridge 1993, 79.

²⁴ Voir entre autres le fabliau *De la dame qui fit trois fois le tour de l'église*, cité par M.-C. Pouchelle, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge*, Paris 1983, 227, ou les *Évangiles des Quenouilles*, trad. et prés. J. Lacarrière, Paris 1987, par exemple 47 : « quand une femme porte enfant et que l'on veut savoir si elle porte fils ou fille... ».

²⁵ Une question débattue en particulier à Salerne s'intitulait : « Queritur in qua parte matricis vir procreari debeat, in qua mulier ? » (*The Prose Salernitan Questions*, éd. B. Lawn, Londres 1979, B 24, 14).

²⁶ Y. Knibiehler, C. Fouquet, *La femme et les médecins*, Paris 1983, 121.

²⁷ Cf. Lactantius, *De opificio Dei*, XII, 2-6 et surtout 8-10, 12, et 13 (éd. M. Perrin, Paris 1974).

fruit une théorie originale, puisqu'en faisant jouer entre eux deux paramètres — semence (forte ou faible), et amour (réciproque, non partagé ou inexistant) —, le *Cause et cure* aboutit non à quatre mais à six combinaisons: une semence forte donnera certes un garçon, mais selon l'amour que se portent les géniteurs il sera *virtuosus*, *non virtuosus*, voire *amarus* s'il a été conçu sans amour ; si la semence est faible, c'est une fille qui naîtra, mais là encore, en fonction de la *caritas* des parents, elle sera *femina virtuosus*, *femina* sans plus, ou *femina amare complexionis*²⁹. Hildegarde fait grand cas, dans la relation sexuelle, des sentiments qu'elle est censée traduire concrètement, et place plus haut que tout les « enfants de l'amour ». Ce thème de la variété des enfants selon la qualité de la semence des géniteurs avait déjà sa place dans le *Scivias*³⁰, mais le *Cause et cure* place ici au cœur du problème la réciprocité des sentiments, comme l'illustre *a contrario* la descendance des hommes mélancoliques, sur lesquels nous allons revenir, malheureuse car engendrée sans amour³¹.

On retrouve ici en filigrane, bien qu'en des termes très différents, l'idée aristotélicienne selon laquelle l'engendrement d'un être féminin résulte d'une résistance de la matière à recevoir la forme apportée par la semence paternelle, et donc d'une faiblesse de cette dernière : dans les six cas de figure énumérés, la conception d'une fille est toujours reliée à une semence masculine faible (*semen viri tenue*), celle d'un garçon à une semence forte³². Mais le regard porté sur la femme est résolument différent, comme le montre l'importance égale qui est accordée aux sentiments respectifs des deux géniteurs : ainsi, si la force du sperme masculin garantit la naissance d'un mâle, l'absence d'amour de la femme pour l'homme décidera de son caractère et en fera un mâle *debilis et non virtuosus*³³. En outre, à propos du problème de la ressemblance, que Hildegarde aborde brièvement, après Aristote et tant d'autres mais à sa manière, on apprend que « la chaleur des femmes qui ont une nature grasse (*pinguem naturam*) surpasse la semence de l'homme, de sorte que les enfants qu'elles mettent au monde leur ressemblent », tandis que les enfants de femmes « maigres dans leur nature » ressembleront à leur père³⁴ : en cela aussi, Hildegarde, qui suit Isidore tout en opposant à la semence masculine la chaleur féminine, elle-même reliée à l'idée de nature, plus ou moins généreuse, de la femme, revisite le rôle central du masculin dans la génération³⁵.

²⁸ Cf. Isidorus Hispalensis, *Etymologiarum sive originum libri XX*, éd. W. M. Lindsay, Oxford 1911, XI, 1, 145-46 : « Nasci autem patribus similes aiunt, si paternum semen validius sit ; matribus, si matris [...] Ex paterno autem semine puellas nasci et ex materno pueros, qui omnis partus constat duplici semine, cuius pars maior cum invaluit occupat similitudinem sexus ».

²⁹ CC, 62-63.

³⁰ Cf. *Scivias*, I, 4, c. 13, t. 43, 76 : « quoniam hoc semen in teneritudine sua inutiliter semicoctum et semitemperatum teneros homines educit ita quod isti multoties stulti, tepidi et inutiles sunt... ».

³¹ CC, 111-12 : « Unde filii aut filie, quos sic de se producunt, multoties diabolicam insaniam in vitiis et in moribus suis habent, quoniam absque caritate emissi sunt ».

³² Cf. CC, 63 : « si semen uiri forte est, masculus tamen concipitur », et inversement « femina ex hoc nascitur propter debilitatem seminis ».

³³ CC, 63 : « quoniam hic amor in muliere ad uirum defuit ».

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ Cadden, *Meanings of sex*, 81.

Maternité et sexualité

Pendant tout le Moyen Âge, l'idée eut cours chez les médecins que les femmes devaient avoir une activité sexuelle régulière pour rester en bonne santé. Seul Soranos, pour qui la sexualité et son corollaire, la grossesse, affaiblissaient la femme, préconisait la chasteté, mais il eut peu d'influence de ce point de vue : pour éviter les maladies de la continence, en particulier la fameuse « suffocation de la matrice »³⁶, la plupart des auteurs recommandaient le mariage ou le remariage, éventuellement la masturbation pour les vierges et, en cas de vœu de chasteté, des remèdes palliatifs, tel Platearius dans sa *Practica*.³⁷ Quant au *Cause et cure*, qui aborde, comme les *Questions salernitaines*³⁸, la question du moment propice à l'accouplement humain, il reconnaît les besoins que leurs transformations physiques peuvent susciter chez les jeunes filles, d'où des recommandations sur l'âge auquel accéder à la sexualité³⁹.

Hildegarde partage certes avec son époque l'idée selon laquelle la femme est froide⁴⁰. Mais elle fait de ce froid naturel une force, et non la cause de la prétendue voracité sexuelle de la femme, jamais rassasiée de la chaleur masculine⁴¹. Lié à son humidité, ce froid rend en effet la femme à la fois fertile et moins ardente, et est en fin de compte gage d'une certaine force morale : éprouvant un désir et un plaisir moins ravageurs que l'homme⁴², elle se contrôle plus facilement. Voilà peut-être pourquoi le comportement sexuel des femmes est moins longuement décrit ici. Huit types humains, quatre masculins et quatre féminins, forment de fait dans le *Cause et cure* une galerie de portraits unique en son genre dans l'Occident du XII^e siècle⁴³, par la présentation séparée des deux sexes et surtout par l'accent mis sur la psychologie et la sexualité des différents « caractères ». ⁴⁴ D'après Joan Cadden en effet, en entrecroisant la physiologie de la vie sexuelle et ses rapports avec la vie psychique, le *Cause et cure* se distingue à la fois des théologiens et des médecins de son temps, qui ne considéraient la sexualité que sous un de ces deux aspects, à l'exclusion de l'autre⁴⁵. Quoi qu'il en soit, le traité souligne l'inégale répartition de l'activité érotique entre hommes et femmes, et au sein de chaque

³⁶ Cf. M. Green éd. et trad., *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Philadelphia 2001, 219, n. 114. Voir notamment *Liber de Sinthomatibus Mulierum*, 84: « contingit autem hoc eis que viris non utuntur, maxime viduis que consueverunt uti carnali commercio. Virginibus etiam solet evenire cum ad annos nobiles pervenerunt et viris uti non possunt ».

³⁷ « Si virgo est vel vidua consilium... ut nubat, si voto castitatis vel continentie teneatur, fit hoc remedium », cité dans *The Trotula*, 219, n. 114.

³⁸ Voir *Prose Salernitan Questions*, par exemple B 8, « quod tempus huic actioni conveniat ».

³⁹ Cf. CC, 178-79.

⁴⁰ Par exemple CC, 115 : « fertilis natura femine frigidior est et magis sanguinea quam natura viri ».

⁴¹ Cf. Jacquart, Thomasset, *Sexualité*, 113.

⁴² Le désir en l'homme est en effet « puissant comme un lion dans le désir d'engendrer » (« fortis est tamquam leo ad concupiscentiam operis filiorum », *Scivias*, II, 3, cap. 22, t. 43, 148) ; quant au plaisir masculin, il est comparé au feu, et celui de la femme au soleil (CC, 114).

⁴³ Voir entre autres R. Klibansky, E. Panofsky, F. Saxl, *Saturne et la mélancolie*, trad. fr. Paris 1989, 180 ; Thomasset, « De la nature féminine », 71 ; Baldwin, *Les langages*, 71.

⁴⁴ B. W. Scholz, « Hildegard von Bingen on the Nature of Woman », *The American Benedictine Review*, 31 (1980), 361-83, 377. Voir le long commentaire de J. Cadden, « It takes all kinds : Sexuality and gender differences in Hildegard of Bingen's 'Book of compound medicine' », *Traditio*, 40 (1984), 149-74.

⁴⁵ Cadden, *ibidem*, 152. Voir aussi Thomasset, « Médecine et sexualité », 174-75.

sexe : selon l'humeur qui domine en eux, les « tempéraments » correspondent à autant d'appétences sexuelles et d'aptitudes à la procréation, d'où l'importance des critères physiques sous-tendant cette classification.

Parmi ces portraits, il en est de saisissants. L'homme qualifié de *melancolicus* dans la rubrique est ainsi un érotomane diabolique, dont le besoin de sexe n'a d'égal que la haine pour ses partenaires, qu'il tuerait pendant le coït s'il le pouvait. La sexualité a pour lui un caractère vital, et il peut devenir fou s'il ne s'accouple pas⁴⁶. À l'opposé, le *flegmaticus* apparaît ici tour à tour efféminé, impuissant, éjaculateur précoce, voire asexué et angélique, puisqu'il a dans son corps « un peu de la saveur du premier engendrement », sans union sexuelle⁴⁷. Hildegarde considère en effet elle aussi que le plaisir d'amour a changé de nature depuis la Chute : si Adam et Eve étaient restés au Paradis, ils se seraient reproduits dans le plaisir mais sans coït, en rapprochant non leurs sexes mais leurs flancs, comme en dormant, et la femme aurait été fécondée par la sueur de l'homme⁴⁸, distillée comme un parfum. Les flegmatiques, en tout cas, aiment les femmes, dont ils partagent la faiblesse⁴⁹, mais leur délicatesse a pour prix la stérilité.

Mais mis à part ce type d'hommes et les femmes mélancoliques, sexualité et reproduction apparaissent plus saines que l'abstinence, comme le montre entre autres le portrait des « sanguines » : « si elles demeurent sans mari, de telle sorte qu'elles n'enfantent pas, elles souffriront facilement dans leur chair, tandis que si elles sont mariées, elles seront en bonne santé »⁵⁰. Hildegarde affirmait dans le *Scivias* que la jouissance est nécessaire aux femmes pour concevoir⁵¹, et constate ici que certaines peuvent l'atteindre "sans le contact de l'homme"⁵². Elle reconnaît donc l'existence d'une libido féminine et ajoute que, puisque le plaisir féminin est moins violent, il peut être plus fréquemment éprouvé⁵³ : « De même le plaisir de la femme est doux et caressant mais constamment chaud afin qu'elle conçoive et engendre des enfants »⁵⁴. Le lien entre jouissance et conception est ainsi fermement établi, comme en témoignent aussi ses assertions sur les catégories d'humains stériles : les hommes impuissants ont un désir insuffisant pour produire une érection, et une semence

⁴⁶ CC, 110-12 : « Et cum hanc libidinem in coniunctione mulierum exercent, insaniam capitis non patiuntur. Sed tamen amplexio, quam ad feminas sobrie deberent habere, tortuosa atque odiosa et mortifera est. [...] suggestio dyaboli in libidine uirorum istorum ita furit, ut, si possent, feminam in coniunctione hac mortificarent quoniam nulla opera caritatis et amplexionis in eis sunt. » Sur les bienfaits de l'acte sexuel pour les mélancoliques, voir aussi le *De Melancholia* traduit par Constantin (K. Garbers éd., *Ishâq ibn 'Imrân Maqâla fi l-mâlîhûlya [Abhandlung über die Melancholie] und Constantini Africani libri duo De Melancholia*, Hambourg 1977, 99-100 et 185), et Avicenne, *Canon*, liv. III, fen 20, tr. 1, c. 5.

⁴⁷ CC, 112-13 : « Et due domus eius, que ut duos folles esse deberent ad excitandum ignem, derelictæ sunt in defectione nec uires habent, ut stirpem erigant [...] et in corporibus suis modicum gustum prime creature, ubi Adam et Eua sine carnali amplexione processerunt [...] Sed perfectionem aratri non habent, ut terram scindant, quia feminis ita coniungi non possunt, quemadmodum fertiles uiri, sed steriles sunt. [...] nec uiriles dicuntur, quoniam uene eorum frigide sunt. Et quia etiam semen eorum tenue et incoctum uelud spuma est, nec illud ad congruum tempus retinere possunt ».

⁴⁸ H. Schipperges, « Ein unveröffentlichtes Hildegard Fragment », *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin*, 40 (1956), 41-77, 72.

⁴⁹ CC, 113 : « feminas amant, que etiam debiles sunt ».

⁵⁰ CC, 127-28.

⁵¹ *Scivias*, II, 3, cap. 22, t. 43, 148 : « nisi ipsa prius tacta a viro cognoscat ardentem concupiscentiæ fervorem ».

⁵² CC, 115 : « cum sine tactu uiri in delectationem mouetur ».

⁵³ CC, 105-6, à propos de l'homme : « ignis delectationis fortius, quamuis rarius, in eo ardet quam in muliere ».

⁵⁴ CC, 114-15.

faible⁵⁵, et les femmes infertiles, qui se portent mieux sans hommes, n'ont quasiment jamais de plaisir⁵⁶. Mais Hildegarde n'ignore rien de la sexualité non productive⁵⁷, et évoque aussi bien les émois des jeunes physiologiquement immatures que le grand âge à qui elle reconnaît, on va le voir, une sorte de droit au plaisir. Elle récuse donc ici tant l'idée d'un plaisir féminin non nécessaire et occasionnel, que celle de la femme insatiable⁵⁸. Car si elle présente la « flegmatique » comme souffrant d'incontinence sexuelle, elle précise que c'est « à la manière des hommes »⁵⁹, dont le paroxysme est atteint par les hommes mélancoliques.

Hildegarde prête une grande attention à la matrice, et décrit diverses situations pathologiques liées aux règles, ainsi que leurs différences selon l'âge et l'état⁶⁰. Mais elle n'a pas pour autant de la femme une vision « utéro-centriste » et distingue plusieurs types, là où un Soranos, par exemple, distribuait le beau sexe en deux catégories seulement, fertiles ou stériles.⁶¹ Contrairement aux « sanguines », les « mélancoliques » sont ainsi « plus gaies », « plus fortes » et « en meilleure santé » quand elles n'ont pas d'hommes⁶². Elles ont des règles peu abondantes et une matrice fragile, et apparaissent à première vue comme le seul type de femmes stériles : elles ne peuvent en effet ni recevoir ni retenir la semence, et la conjugalité les affaiblit. Or leur infertilité peut être vaincue grâce à un mari « vigoureux et sanguin », susceptible de leur faire concevoir, vers 50 ans, un enfant unique.⁶³ Seul un conjoint mal choisi empêche leur fécondité de passer de la virtualité à l'acte⁶⁴, comme si Hildegarde sous-entendait que le prix à payer pour la maternité, la menstruation, ne saurait être un vain tribut : à la faveur d'une comparaison classique avec le monde végétal⁶⁵, le flux menstruel n'est-il pas appelé ici *genitiva viriditas* et *floriditas* de la femme⁶⁶ ?

⁵⁵ CC, 112.

⁵⁶ CC, 128 : « si cum maritis fuerint, debiles redduntur [...] Et si iste ad horam aliquam delectationem carnis habuerint, cito tamen in eis deficit ». Voir Cadden, *Meanings of Sex*, 86.

⁵⁷ *Ibidem*, 87.

⁵⁸ Cf. M. Pereira, « Maternità e sessualità femminile in Ildegarda di Bingen : proposte di lettura », *Quaderni storici*, 44 (1980), 564-79, 572.

⁵⁹ CC, 127 : « « incontinentes et superflue secundum viros erunt ».

⁶⁰ CC, 142 ; 146-47.

⁶¹ Cf. Cadden, « It takes all kinds », 173, et P. Burguière, D. Gourévitch, Y. Malinas, *Soranos d'Ephèse, Maladies des femmes*, Paris 1988, 31.

⁶² Voir aussi CC, 115 : « femine aride, si viris carent, sane sunt ».

⁶³ CC, 128 : « et steriles sunt, quia debilem et fragilem matricem habent. Unde semen uiri nec concipere nec retinere nec calefacere possunt, et ideo etiam saniores, fortiores et letiores sunt absque maritis quam cum eis [...] Sed quedam ex hiis, si cum robustis et sanguineis maritis fuerint, tunc interdum, cum ad fortem etatem uelud quinquaginta annorum peruenerint, saltem infantem unum pariunt. Si autem cum aliis maritis fuerint, quorum natura debilis est, tunc ab illis non concipiunt, sed steriles permanebunt ».

⁶⁴ Une idée formulée par Aristote, *Histoire des animaux*, trad. J. Bertier, Paris 1994, lib. VII, cap. 6, 398 : « il arrive à de nombreux hommes et femmes de ne pouvoir faire d'enfants en s'unissant l'un l'autre, mais de pouvoir le faire avec d'autres ».

⁶⁵ Voir par exemple *Liber de Sinthomatibus Mulierum*, 72 : « scilicet menstrua, que uulgus appellat flores, quia sicut arbores non afferunt sine floribus fructus, sic mulieres sine suis floribus sue conceptionis officio defraudantur ».

⁶⁶ CC, 145.

Pour Hildegarde, la stérilité peut avoir trois causes : une semence masculine trop fluide, une matrice trop froide ou le jugement de Dieu⁶⁷. Comme le *De sinthomatibus mulierum*, un des traités composant le *Trotula*⁶⁸, le *Cause et cure* reconnaît donc que les deux sexes peuvent être stériles, ce qui revient à dire, selon Joan Cadden, qu'aucun n'a une responsabilité plus grande que l'autre dans la reproduction.⁶⁹ Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est d'une part que seule l'infertilité de la femme n'est pas sans appel, et d'autre part que la fécondité féminine peut s'avérer étonnamment longue : poursuivant la lecture du traité, on découvre en effet que certaines peuvent concevoir, certes un enfant imparfait, comme ceux des mères trop jeunes⁷⁰, jusqu'à l'âge de 80 ans.

Fertilité et âges de la vie

C'est surtout à propos de la vieillesse au féminin qu'une certaine misogynie trouva à s'exprimer au Moyen Âge, en particulier à l'époque de la scolastique triomphante⁷¹. Même si la littérature créditait la *vetula* d'expérience, de bon sens, voire de ruse, comme dans le *Roman de la Rose*, son corps désormais inapte à la procréation suscitait interrogations ou élucubrations⁷². Parmi les questions quodlibétiques sur le *De generatione animalium* d'Aristote attribuées à des maîtres ès arts parisiens, entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle, on trouve ainsi « « Utrum mulier quinquaginta annorum possit concipere... »⁷³, et dès la fin du XII^e siècle, une des *Questions salernitaines* s'intitulait « Vetule si semel coeunt, vix postea possunt abstinere »⁷⁴.

Cause et cure aborde le thème de la vieillesse en deux endroits au moins: il est dit tout d'abord qu'elle commence à 80 ans pour les hommes et 70 pour les femmes, âge auquel certaines seulement cessent d'avoir leurs règles⁷⁵. Cette dernière assertion ne manque pas d'étonner, mais guère plus, somme toute, que l'idée selon laquelle une femme peut se faire saigner jusqu'à ses cent ans :

⁶⁷ Cf. CC, 226, et *Physica*, VII, 15.

⁶⁸ *Liber de sinthomatibus mulierum*, 94 : « Si mulier maneat sterilis uicio uiri uel sui, hoc modo percipietur. [...] Et si sterilitas sit uicio mulieris, inuenies uermes multos in olla sua et cantabrum fetidum ».

⁶⁹ Cf. Cadden, « It takes all kinds », 172. Voir CC, 225-26.

⁷⁰ Voir CC, 146-47 : « Nam a quinquagesimo anno aut aliquando in quibusdam feminis a sexagesimo, menstrua cessant et matrix implicari et contrahi incipit, ita quod amplius prolem concipere non possunt, nisi interdum eueniat, ut aliqua ex qualibet superfluitate uix semel interim usque ad octogesimum annum prolem concipiat, in qua tamen tunc aliquis defectus interdum continget, uelud in illis multotiens euenit, que infra uicesimum annum tenere iuencule existentes in illa teneritudine concipiunt et pariunt ». Voir ce qu'elle dit un peu plus haut des jeunes filles devenues mères trop tôt : « fetum infirmum et in aliqua re debilem producit » (CC, 146).

⁷¹ Voir J. Agrimi, C. Crisciani, « Savoir médical et anthropologie religieuse. Les représentations et les fonctions de la *vetula* (XIII^e-XV^e s.) », *Annales E.S.C.*, n° 5 (sept.-oct. 1993), 1281-1308, 1293.

⁷² Voir ainsi tel passage du *De secretis mulierum* traduit dans Jacquart, Thomasset, *Sexualité*, 105 : « les vieilles femmes qui ont encore leurs règles et certaines autres qui ne les ont plus régulièrement, si elles regardent des enfants couchés dans le berceau, elles leur communiquent du venin par leur regard ».

⁷³ Cité dans L. Cova, « Le questioni di Giovanni Vath sul *De generatione animalium* », *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 59 (1992), 175-287, 189, n. 58.

⁷⁴ *Prose Salernitan Questions*, B 45. Les personnes âgées étant considérées comme froides et sèches, les rapports sexuels élevaient chez elles le degré de chaleur et il leur était ensuite difficile de s'abstenir.

⁷⁵ CC, 117 : « Post octogesimum annum tam caro quam sanguis masculi in eo defluunt et cutis contrahitur et ruge oriuntur [...] Sed in mulieribus post quinquagesimum annum menstrua deficiunt exceptis illis, que tante sospitatis et fortitudinis sunt, quod in eis menstrua usque ad septuagesimum annum protrahuntur [...] Post septuagesimum vero annum caro et sanguis in eis iam defluunt, et cutis earum contrahitur et ruge surgunt ac debiles fiunt ».

La femme a davantage d'humeurs nocives, et elle a dans son corps beaucoup plus de sanie que l'homme. Aussi doit-elle, dès la douzième année de son âge, observer le même usage et la même règle de la saignée que l'homme, sauf qu'elle prolongera ses saignées jusqu'à sa centième année, parce que, du fait de ses humeurs nocives et de la sanie qui l'infecte, la nécessité s'en impose plus à elle qu'à l'homme. [...] Mais, passée la centième année, qu'elle ne fasse pas diminuer le sang dans ses veines parce que, à cet âge, elle est purgée aussi bien de son sang que de ses humeurs.⁷⁶

Un deuxième passage explique que les règles prennent fin à partir de 50, voire de 60 ans, et fait commencer la vieillesse véritable à 80 ans, donc au même âge que les hommes dans le premier passage que nous avons cité.⁷⁷

Il est clair qu'en ces temps anciens, l'âge des gens n'était pas toujours connu avec précision. Au XV^e siècle encore, un exemple en est fourni par le procès fait en 1445 aux meurtriers de Katherine Coterigue, une vieille indigente « renommée d'être sorcière »: son fils prétendit qu'elle n'avait qu'une cinquantaine d'années au moment du drame, tandis que la défense allégua qu'elle en avait bien 70...⁷⁸ Mais faut-il pour autant penser que Hildegarde aurait eu une vision très approximative des âges, et que pour elle « 100 » ou « 80 » auraient été interchangeables avec « 50 » ? Je le crois d'autant moins qu'elle est toujours très précise à propos du sien⁷⁹, et qu'elle a en outre livré en maint endroit sa vision des âges de l'existence⁸⁰. Notons d'ailleurs à ce sujet que, si elle défend l'idée d'un cycle en quatre étapes, comme le *Pantegni* ou le *Canon* d'Avicenne, et si elle s'inscrit pleinement dans une tradition remontant au *Timée* de Platon en tissant des liens entre les âges de la vie et d'autres tétrades⁸¹, elle semble innover par les correspondances qu'elle établit, dans une de ses lettres, entre les âges, les vertus et les heures du jour.⁸²

Quoi qu'il en soit, à l'époque où elle vécut, l'âge de 50 ans constituait un important clivage: pour les femmes, ce cap marquait la limite entre fertilité et stérilité, et donc une première mort du corps. Comme l'exprimera en français, à la fin du Moyen Âge, un des représentants du genre des *Secrets des dames*:

⁷⁶ *Les causes et les remèdes*, 144.

⁷⁷ CC, 146-47 : « A quinquagesimo uero anno aut interdum a sexagesimo femina circa fenestralia loca sua implicatur et arescit, ita quod et riuulus menstrui sanguinis in domum suam, scilicet in membra, reuertitur [...]. Et hoc erit in muliere usque ad octogesimum annum, a quo deinceps a uiribus suis omnino inclinatur. »

⁷⁸ N. Ghersi, « Tragique expédition punitive contre Katherine, la sorcière de Béziers (1440) », *Heresis*, 42-43 (2005), 101-19, 107.

⁷⁹ Voir ainsi le début du *Scivias* (« cum 42 annorum 7 mensium essem », *Scivias*, « protestificatio », 3), ou le prologue du *Liber Diuinorum Operum* : « Et factum est in sexto anno... cum sexaginta quinque annorum essem... » (*LDO*, 45) ; voir aussi la précision des notations temporelles dans sa célèbre « Epistola de catharis » : « Mense Iulio presentis anni, qui est millesimus centesimus sexagesimus tertius dominice incarnationis... Nam uiginti et tres anni ac quattuor menses sunt... Sed tamen sexaginta anni sunt atque uiginti et quattuor menses... » (*Epistolarium*, Ep. CLXIX, 378-79).

⁸⁰ Voir par exemple *LDO*, III, 4, cap. 13, 402 : « infantiam enim suam et pueritiam, iuuentutem et maturam etatem homo capere ualet ; quid uero in decrepita etate de ipso fiat, nequaquam comprehendere potest ». Voir aussi *Epistolarium*, Ep. CCXXI^r, 488 : « In pueritia enim et in iuuentute, ac in matura etate, homo sepe malum et postea bonum operatur. Hoc in decrepita etate esse non potest ».

⁸¹ Voir par exemple N. Siraisi, *Medieval and Early Renaissance medicine. An Introduction to Knowledge and Practice*, Chicago 1990, 110.

⁸² Cf. *Epistolarium*, III^a pars, 56 : « cum homo in prima etate quasi in prima hora cum puer est... Sed in secunda etate quasi in tertia hora, cum homo iuuenis est... ».

« Aristote dit au livre des bestes que une femme de LX ans pou souvant la voyt on porter enfant »⁸³ ! En effet, si les auteurs divergent parfois quant à l'âge auquel apparaît la menstruation⁸⁴, la plupart situent sa fin aux alentours de 50 ans, et rares sont ceux qui envisagent qu'elle dure au-delà : le *De egritudinum curatione* prête à Platearius l'idée qu'elle cesse à 60 ans⁸⁵, le *De sinthomatibus mulierum* affirme qu'elle peut durer jusqu'à 65 ans dans le cas d'une femme humide⁸⁶, et le *Cause et cure* va plus loin encore.

Les médecins n'étaient pas unanimes quant aux bienfaits de l'arrêt des règles. Soranos et ses sectateurs considéraient que la menstruation nuisait aux femmes, et que sa fin, même prématurée, n'avait rien de dommageable⁸⁷, mais d'autres, même s'ils étaient convaincus de la nocivité du sang menstruel, louaient au contraire l'expulsion régulière de ce « poison » hors de l'organisme : ainsi le traité de gynécologie juive connu comme *Livre de la génération* affirme-t-il que « les femmes âgées qui évacuent leur sang sont en pleine santé ».⁸⁸ La prolongation du cycle est également valorisée par Hildegarde, qui dit que les femmes « particulièrement saines et robustes » sont réglées jusqu'à 70 ans, alors que la plupart ne le sont plus après la cinquantaine. Pour elle aussi, en effet, les menstrues constituent une purgation fondamentale pour la femme : « En effet, si elle n'était pas purgée de ses humeurs nocives et de sa sanie à l'époque de ses règles, elle enflerait et gonflerait et ne pourrait pas vivre »⁸⁹. Preuve en est également, à l'en croire, que les femmes grossissent entre l'arrêt de leurs règles et le début du grand âge, car leur chair n'est plus asséchée par les menstrues, le sang ne s'écoulant plus comme avant.⁹⁰

La littérature médicale avait fixé les bornes du grand âge, en situant entre 45 et 55 ans la fin de la *juventus*, à laquelle succédaient la *senectus*⁹¹, puis, au-delà des soixante-douze ans, le *senium*⁹². Mais aucun schéma propre ne rendait compte du cycle de vie féminin : comme l'a souligné Christiane Klapisch, « les théories ne considéraient que le cours de la vie masculine et ne semblent établir aucun rapport entre le vieillissement des femmes, leur biologie propre, en particulier la ménopause, et l'entrée dans la vieillesse »⁹³. Hildegarde, pour

⁸³ *Ce sont les secrets des dames deffendus à révéler, publiés pour la première fois d'après des manuscrits du XV^e siècle*, Paris 1880, 55-6.

⁸⁴ Voir ainsi *Prose Salernitan Questions*, P 74, 233-34 : « mulieres ante duodecimum annum menstua non emittant, et post quinquagesimum eis deficiant », ou R. Barkai, *Les Infortunes de Dinah ou La gynécologie juive au Moyen Age*, Paris 1991, 135 : "Ce lavage commence à l'âge de quatorze ans, parfois avant, parfois après".

⁸⁵ *De egritudinum curatione*, éd. S. de Renzi, *Collectio Salernitana*, II, Naples 1853, 81-386, 331 : « Plat. De menstuis. Retinentur autem quando quidem secundum naturam ut in senectute, quandoquidem preter naturam ut a XV anno usque ad LX ».

⁸⁶ *Liber de sinthomatibus mulierum*, 72.

⁸⁷ *Les infortunes de Dinah*, 55 n. 65.

⁸⁸ *Ibid.*, 137.

⁸⁹ *Les causes et les remèdes*, 144.

⁹⁰ CC, 117 : « sanguine, uelud prius fecit, amplius non profluente, caro earum incrassatur usque ad septuagesimum annum, quoniam tunc per menstua non attenuatur ».

⁹¹ Voir entre autres Isidorus Hispalensis, *Etymologiae*, XI, i, ii, 21 : « quarta iuuentus firmissima aetatum omnium, finiens in quinquagesimo anno. Quinta aetas senioris, id est grauitas, quae est declinatio a iuuentute in senectutem ; nondum senectus, sed iam nondum iuuentus, quia senioris aetatis est ».

⁹² P. Gil-Sotres, « Les régimes de santé », dans M. D. Grmek dir., *Histoire de la pensée médicale en Occident*, I, *Antiquité et Moyen Age*, Paris 1995, 257-81, 279.

⁹³ Voir Chr. Klapisch-Zuber, « Le dernier enfant : fécondité et vieillissement chez les Florentines XIV^e-XV^e siècles », dans *Mesurer et comprendre. Mélanges offerts à Jacques Dupâquier*, Paris 1993, 277-90, 289-90.

sa part, suggère un lien entre fin des règles et début de la vieillesse au féminin, mais attribue somme toute à une même cause la décrépitude des deux sexes, sans pour autant avoir du vieillissement la vision dramatique qu'en donnera par exemple le futur Innocent III, Lothaire de Segni⁹⁴. Pour l'homme comme pour la femme, vieillir, c'est perdre l'aspect lisse et plein de la peau au profit des rides, la chair et le sang faisant désormais défaut au corps, et les deux sexes sont mis à égalité quant aux causes et aux palliatifs : devenus tous deux aussi faibles qu'un enfant, le vieil homme et la vieille femme doivent être réconfortés par la nourriture et la boisson, substituts de la chair et du sang⁹⁵, et ils sont aussi affectés de la même façon par l'extinction progressive de la libido.

Comparaison par H des vieillards et des arbres en hiver dans le Scivias I, 4, éd. Chamonal, p. 170-171), cité par Pouchelle, p. 280 n. 28 : « de même la sève de l'arbre, quand vient le temps de l'hiver, se glace dans le tronc et dans les branches et lui aussi [l'arbre] se penche vers la terre ».

Ni les médecins ni les canonistes n'avaient véritablement défini l'âge auquel la froideur éteint la sexualité, mais si l'on en croit John Baldwin, André le Chapelain, par exemple, se fondait sur le droit romain pour le fixer à 60 ans pour les hommes et 50 pour les femmes⁹⁶. Le *Cause et cure* leur octroie un répit, puisqu'à le suivre, hommes et femmes voient le goût du plaisir les abandonner à 60 ans s'ils sont de nature faible, 70 « si leur nature est viride et forte », et en tout cas totalement à partir de leur quatre-vingtième année⁹⁷. Et ces lignes sur la persistance du désir et du plaisir jusqu'à un certain âge s'avèrent aussi originales que fondamentales pour la pensée de Hildegarde à propos de maternité tardive, puisqu'elle estime, on l'a dit, que la jouissance est nécessaire à la femme pour concevoir.

La capacité de donner la vie est la grande force de la femme faible, et Hildegarde fait de *mulier* un synonyme de « fertilité » dans le *Livre des œuvres divines* où elle écrit que « les vices et les vertus sont fertiles comme une femme »⁹⁸. « Dieu a tiré de l'homme celle qui donne la vie », dit-elle aussi, « car si l'homme ou la femme était resté seul, aucun être humain n'aurait été engendré », contre l'injonction divine de la Genèse⁹⁹. La maternité — une force

⁹⁴ Voir *De contemptu mundi, sive De miseria condicionis humane*, libri tres, Innocentio papa III autore, Lyon, 1554, prima pars, « de incommodis senectutis » : « Si quis, autem, ad senectutem processerit, statim cor eius affligitur et capud concutitur, languet spiritus et fetet anhelitus, facies rugatur et statura curvatur, caligant oculi et vacillant articuli, nares effluunt et crines defluunt, tremat tactus et deperit actus, dentes putrescunt et aures surdescunt ».

⁹⁵ CC, 117. Sur le régime alimentaire des vieillards, voir Gil-Sotres, « Les régimes de santé », 280.

⁹⁶ Cité par Baldwin, *Les langages*, 95.

⁹⁷ Cf. CC, 178-79 : « circa septuagesimum annum delectatio carnis in ea attenuatur, si autem tenuem et infirmam naturam habuerit, tunc circa sexagesimum annum ab ea declinat et circa octogesimum annum eam deserit, quemadmodum etiam de masculo predictum est ».

⁹⁸ LDO, I, 4, cap. 66, 198 : « uicia namque et uirtutes ut mulier fertiles sunt, quia uicium uicia et uirtus uirtutes parit ».

⁹⁹ LDO, II, 1, cap. 43, 329 : « Masculum et feminam... Deus creauit, sed masculum prius, feminam uero postea, de uiro tollens eam que parit. [...] Nam si masculus solus uel si femina sola esset, nullus homo generaretur ». Voir aussi *Liber Vitae Meritorum*, III, cap. 83, éd. A. Carlevaris, Turnhout 1995, 167 : « Deus uoluit quod genus humanum de femina procrearetur ».

qui revêt une portée cosmique quand elle évoque Eve¹⁰⁰ —, rapproche donc la femme du divin, et *a contrario*, le diable aime l'homosexualité à cause de son aversion pour les mères, dont les enfants sont censés remplacer ses propres anges au ciel¹⁰¹. Aussi Hildegarde hisse-t-elle Eve au même rang que la Vierge, par le parallèle qu'elle établit entre ces deux mères primordiales¹⁰², ou entre la naissance de la première femme et celle du fils de Dieu : « Et Eve n'a pas été créée à partir de semence, mais à partir de la chair de l'homme, car Dieu l'a créée avec la même force que celle par laquelle il a envoyé son fils dans la Vierge »¹⁰³. La maternité s'est faite miraculeuse avec Marie, dont l'exact contrepoint est la mère de l'Antéchrist¹⁰⁴, et Hildegarde mit même en musique la croissance du Fils de Dieu dans la matrice bénie, où le Créateur lui-même prit du plaisir¹⁰⁵.

Selon elle, la conception dans le corps de la Vierge fut normale, si ce n'est que le Saint-Esprit joua le rôle de l'homme, et le *Fragment de Berlin* attribué à Hildegarde décrit ainsi le « caillot » qui se forma en Marie pour devenir chair, puis enfant¹⁰⁶. Marie n'est donc pas tant ici exaltée pour sa virginité, son refus de la sexualité, que vénérée pour sa maternité.

Un tel souci de valoriser toute femme en tant que mère, ou en tant que mère possible, se reflète sans doute dans les développements du *Cause et cure* sur la possibilité d'enfanter sur le tard. J'ai suggéré ailleurs que le *Polyhistor* de Solin pourrait avoir inspiré en particulier les lignes sur l'enfant unique de la « mélancolique » quinquagénaire¹⁰⁷, mais plus généralement, il semble que Hildegarde entremêle ici aussi plusieurs registres, et qu'un arrière-plan scripturaire soit à prendre compte à propos de la longueur de la vie et de la fécondité des femmes. Lothaire de Segni méditant sur la vieillesse s'appuyait sur la Genèse, notamment les chapitres 5, avec la litanie des patriarches et leur longévité¹⁰⁸, et 6, où Dieu fixe la durée de vie à 120 ans¹⁰⁹, et en ce qui concerne Hildegarde, qui fut véritablement habitée par ce récit fondateur, les grossesses tardives dont il y est fait état ont pu influencer sa vision de la maternité¹¹⁰: Sara

¹⁰⁰ Voir CC, 144 : « prima enim mater humani generis posita erat ad similitudinem etheris, quia ut ether stellas integras in se continet, sic ipsa... genus humanum in se habebat » ; cf. Pereira, « Maternità... », 567.

¹⁰¹ *Liber Vitae Meritorum*, III, cap. 83, 167 : « propter nimium odium quod ad fecunditatem mulieris habuit, illum adhuc persequitur ne partum proferat, sed mavult quod homines in contrarietate se polluant ».

¹⁰² LDO, III, 2, cap. 13, 372 : « nec Eue uirgini et matri, nec Marie matri et uirgini alie postmodum similes inuente sunt ».

¹⁰³ *Ibidem* : « Et Eua non ex semine, sed ex carne uiri creata est, quoniam Deus illum in eadem ui creauit, qua et filium suum in uirginem misit ». Hildegarde propose même Eve en modèle aux moniales de Zwiefalten : « ipsa debet sic permanere ut Eua fuit antequam Deus Ade representaret, cum illa tunc non ad Adam, sed ad Deum aspexit » (*Epistolarium*, Ep. CCLr, 530).

¹⁰⁴ Voir par exemple LDO, III, 5, cap. 28, 448 : « Inmunda quoque mulier in eodem tempore inmundum filium concipiet », ou *Scivias*, III, XI, cap. 25, 589-90.

¹⁰⁵ Cf. Hildegard von Bingen, *Symphonia*, éd. W. Berschin, H. Schipperges, Heidelberg 1995, notamment 152 (« quam valde deus in te delectabatur, / cum amplexionem caloris sui / in te posuit »). Voir aussi LDO, II, 1, cap. 44, 334 (« ego a patre missus in matris uisceribus carne sine uirili humiditate suscepi »).

¹⁰⁶ Schipperges, "Ein unveröffentlichtes Hildegard-Fragment", 68.

¹⁰⁷ Voir Moulinier, « Conception et corps féminin », 156-57.

¹⁰⁸ Voir Gn, 5, 1-19, et 6, 3.

¹⁰⁹ Voir *De miseria condicionis humane* : « In primordio condicionis humane nongentis annis et amplius homines vixisse leguntur. Set paulatim vita hominis declinante, dixit Dominus ad Noe : "Non permanebit spiritus meus in homine in eternum quia caro est, eruntque dies illius centum viginti annorum." »

¹¹⁰ Voir à ce sujet M. Ventura Avanzinelli, « Sterilità e fecondità delle donne bibliche », *Storia delle donne*, 1 (2005), 75-88.

par exemple, selon la Bible, n'avait-elle pas 90 ans et Abraham cent lors de la conception d'Isaac¹¹¹?

Ces saintes femmes enceintes et leurs conjoints symbolisent la foi inébranlable¹¹², et l'importance de ces maternités est patente chez des auteurs pour qui le récit primordial ne joue pourtant pas le même rôle de cadre de la pensée. Songeons ainsi aux lettres adressées par Hildebert de Lavardin à Adélaïde, seconde épouse d'Henri I^{er} Beauclerc : dans l'une d'elles, pour tâcher d'entretenir l'espérance de sa correspondante infertile, ce sont les figures d'Abraham, de Sara et de Rebecca qu'il convoque, avant de conclure que Dieu seul détermine la fécondité¹¹³.

Le singulier lien établi dans le *Cause et cure* entre maturité et maternité traduirait donc à son tour la fascination de Hildegarde pour cette dernière. Celle qui avait renoncé à être mère par la chair vécut d'ailleurs intensément la maternité spirituelle et ses douleurs, avec ses filles en Dieu¹¹⁴ mais aussi avec ses livres, mis au monde à l'âge mur et dans la souffrance, et les passages comparant Hildegarde à une femme qui accouche, dans ses notes autobiographiques ou dans sa *Vita*¹¹⁵, sont lourds de sens de ce point de vue. Quoi qu'il en soit, avec l'évocation d'enfantements tardifs ou inespérés comme avec l'équation posée entre prolongation du cycle et bonne santé, on est encore loin, dans le *Cause et cure*, de la vieille femme venimeuse, dont certains hommes des derniers siècles du Moyen Âge se complurent à évoquer la dangerosité¹¹⁶.

¹¹¹ Gn, 17, 17, et Rm 4 19.

¹¹² Voir Rm, 4, 19 : « Il avait environ cent ans, mais sa foi ne faiblit pas quand il pensa à son corps presque mourant et à Sara, sa femme, qui était stérile ».

¹¹³ Cf. Hildebertus Lavardinensis, *Epistolae*, PL 171, Ep. XVIII, 189-91.

¹¹⁴ Voir notamment les lettres à Richarde et à son frère Hartwig (*Epistolarium*, *Epp.* LXIV, 147-148, et XII-XIIIr, 29-31), ou la lettre de la moniale Gertrude, entièrement bâtie sur le thème de la maternité de Hildegarde (*ibid.*, Ep. LXII, 144).

¹¹⁵ Voir par exemple *Vita s. Hildegardis*, I, VIII, 14 : « quamvis in se Liae parturientis crebros dolores sustineret ».

¹¹⁶ Voir Jacquart, Thomasset, *Sexualité*, 155 ss., et Cl. Thomasset, "La femme au Moyen Âge. Les composantes fondamentales de sa représentation : immunité-impunité", *Ornicar?*, 22-23 (1981), 223-38.